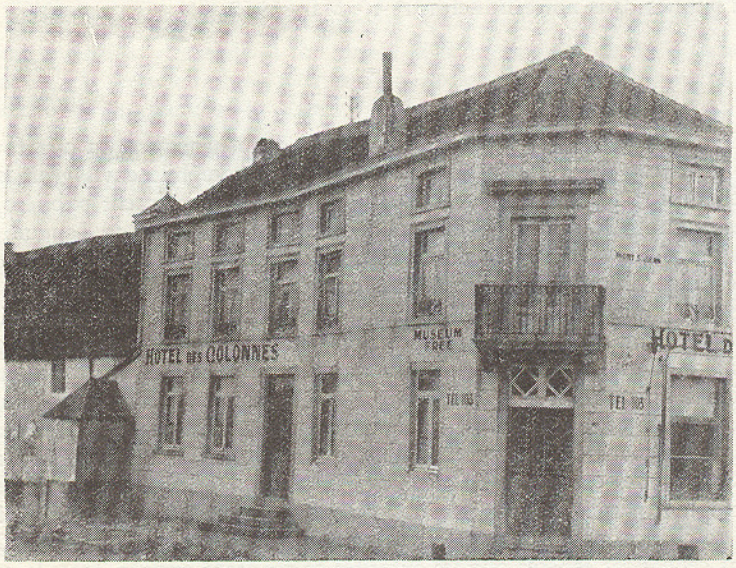
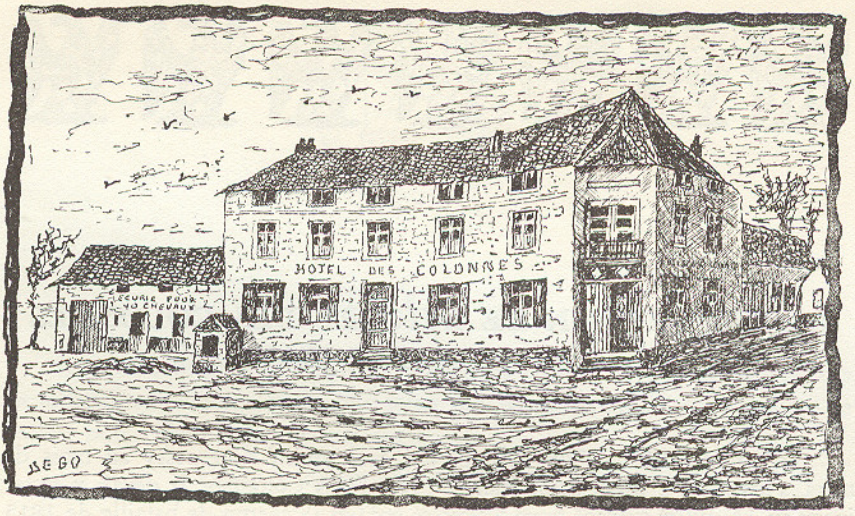
LA DISPARITION DE L'HOTEL DES COLONNES A MONT-SAINT-JEAN

Le 15 mai 1861, Victor Hugo, qui avait quitté Guernesey au mois de mars, s'installait à Mont-Saint-Jean, à l'Hôtel des Colonnes. Il devait y rester jusqu'au 14 juillet suivant pour visiter et étudier le champ de bataille de 1815 et écrire l'immortel chapitre des *Misérables* consacré à Waterloo.

L'Hôtel des Colonnes était situé au carrefour de Mont-Saint-Jean (en face de l'actuelle et imposante demeure dite « château Cheval »). Cette modeste construction à deux étages formait un angle au croisement de la chaussée de Bruxelles à Charleroi et du chemin reliant celle-ci à la route de Nivelles. La chambre qu'occupa le poète se trouvait à l'angle même de la maison et son balcon dominait la porte d'entrée.





WATERLOO - Hôtel des Colonnes en 1961

Croquis par Degossy

Sur ce séjour, Hugo lui-même, dans ses *Carnets,* nous a laissé maintes notations. S'y ajoutèrent les souvenirs contés par les propriétaires qui l'hébergèrent, les frères Dehaze, et le récit d'un pèlerinage que fit sur les lieux, en 1864, Charles Baudelaire. On retrouvera tous ces détails dans les articles, *Victor Hugo à Waterloo* de M. José Camby et *Baudelaire à Waterloo* de Georges Barral publiés dans notre Bulletin n° 4 - Mars 1952.

*
* *

En 1954, le bruit se répandit qu'un plan d'aménagement du carrefour de Mont-Saint-Jean destiné à faciliter la circulation automobile envisageait la disparition de l'Hôtel des Colonnes. De vives protestations furent publiées dans la presse, parmi lesquelles, notamment, celle de l'Académie de Langue et de Littérature françaises de Belgique. A ces protestations s'ajouta celle de la Société Belge d'Etudes Napoléoniennes que l'on peut retrouver dans son Bulletin n° 12 - Juin 1954 : « L'Hôtel des Colonnes est cher à tous ceux qui veulent se souvenir des pages extraordinaires qui y furent écrites par le grand visionnaire. C'est un témoin précieux qui touche à la fois ceux qui prêtent attention à l'histoire et à la littérature. Aussi, est-ce avec émoi qu'on a appris récemment que cette maison est condamnée à disparaître par suite de l'élargissement de la chaussée. Des protestations se sont élevées, et la presse leur a fait écho. Seront-elles entendues ? Les pouvoirs publics, trop souvent, en de pareils cas, comptent parmi les pires sourds : ceux qui ne veulent pas entendre ! Il y a peu de chance, paraît-il, pour qu'on revienne sur cette triste décision. Nous voulons cependant espérer que les autorités se rendront compte, tout de même, de ce que représente, à Waterloo, la maison qui abrita Victor Hugo. »

Nous revenions sur ce sujet dans le Bulletin n° 13 - Octobre 1954, en signalant une intervention parlementaire : « Le député Bracops ayant posé au Ministre des Travaux publics une question sur le sort qui sera réservé à l'Hôtel des Colonnes, a reçu cette réponse par la voie du *Bulletin des Questions et Réponses parlementaires :* « L'aménagement de l'embranchement des routes axiales n°s 5 et 6 au lieu-dit « Château Cheval », à Waterloo, ne peut être réalisé de façon conforme à la technique moderne de la circulation sans que l'expropriation de l'Hôtel des Colonnes ne doive être envisagée. Toutefois, ce problème est lié à celui de la construction du contournement de Waterloo dont plusieurs avant-projets sont à l'étude. Dans ces conditions, aucune décision définitive ne peut être prise pour le moment. En tout état de cause, l'intérêt historique de l'Hôtel des Colonnes sera pris en considération comme premier des éléments du problème. »

La lénifiante réponse du Ministre des Travaux publics produisit son effet et, les choses restant en état pendant huit ans, on put croire que « l'intérêt historique de l'Hôtel des Colonnes était pris en considération. »

C'était mal compter avec la persévérance silencieuse mais agissante de ceux qui président en ce temps-ci au bouleversement de nos monuments et de nos sites. Au mois d'octobre dernier, sans crier gare, les démolisseurs officiels attaquèrent à la pioche la vieille demeure. Les autorités, en s'entourant de mystère, avaient bel et bien fait fi du « premier des éléments du problème. » L'action fut menée avec une célérité digne d'un autre usage. En quelques jours, l'Hôtel des Colonnes abattu, furent dispersées les pierres de ce refuge hanté pendant un siècle d'un si émouvant souvenir.

*
* *

Un vestige de l'Hôtel des Colonnes a néanmoins été sauvé, dont la Société Belge d'Etudes Napoléoniennes a pu faire l'acquisition grâce à l'intervention de M. Jules Descampe, bourgmestre de Waterloo, de M. Jacques-Henri Pirenne, président des « Amis du Musée Wellington » et de M. Degossy, de Waterloo, qui trouveront ici l'expression de notre reconnaissance : il s'agit du balcon de la chambre de Victor Hugo.

C'est sur ce balcon que le poète ouvrait sa fenêtre pour s'entourer de l'apaisante fraîcheur nocturne tandis qu'il couvrait fiévreusement les feuillets de son écriture massive. Que de fois il s'accouda sur cette ferrure pour contempler le profond paysage qui, de Mont-Saint-Jean à Rossomme, de Plancenoit à Hougoumont, avait vu la tumultueuse mêlée des armées ! De là, il mesurait cet espace consacré sur lequel, dans la belle lumière de l'été, s'étendait « le calme qui appartient à la terre, support impassible de l'homme. » Là encore, il se penchait pour observer le subit bouleversement des nuées : « Orage, pluie, tonnerre. Larges éclairs sur le lion de Waterloo. » Il s'y attardait la nuit, regardait, écoutait jusqu'à ce que le saisisse l'hallucination. La bataille, alors, ressuscitait à ses yeux. « L'effrayant 18 juin revit ; la fausse colline-monument s'efface, ce lion quelconque se dissipe, le champ de bataille reprend sa réalité : des lignes d'infanterie ondulent dans la plaine, des galops furieux traversent l'horizon ; le songeur effaré voit l'éclair des sabres, l'étincelle des bayonnettes, le flamboiement des bombes, l'entre-croisement monstrueux des tonnerres ; il entend comme un râle au fond d'une tombe, la clameur vague de la bataille-fantôme ; ces ombres, ce sont les grenadiers ; ces lueurs, ce sont les cuiras-

siers ; ce squelette, c'est Napoléon ; ce squelette, c'est Wellington ; tout cela n'est plus et se heurte et combat encore ; et les ravins s'empourprent, et les arbres frissonnent, et il y a de la furie dans les nuées, et, dans les ténèbres, toutes ces hauteurs farouches, Mont-Saint-Jean, Hougoumont, Frischemont, Papelotte, Plancenoit, apparaissent confusément couronnées de tourbillons de spectres s'exterminant... »

Ce vestige — le seul — de l'Hôtel des Colonnes se trouve désormais dans le musée du Caillou. Aux reliques qui, dans ce qui fut le quartier impérial, évoquent Napoléon et les héros de 1815, trouve sa place ce simple balcon, souvenir de la genèse du récit des *Misérables* et de la présence à Waterloo du chantre génial de la grande épopée.

Théo FLEISCHMAN.